



**Archipel**

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

104 | 2023

Varia

---

Khoo Kay Kim (with Eddin Khoo), *I, KKK. The Autobiography of a Historian*, Kuala Lumpur, Kala Publ., 2017, 141 p., ill., ISBN: 978-967-14930-0-7

Daniel Perret

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/archipel/3105>

DOI : 10.4000/archipel.3105

ISSN : 2104-3655

**Éditeur**

Association Archipel

**Édition imprimée**

Date de publication : 27 février 2023

Pagination : 225-228

ISBN : 978-2-910513-90-0

ISSN : 0044-8613

**Référence électronique**

Daniel Perret, « Khoo Kay Kim (with Eddin Khoo), *I, KKK. The Autobiography of a Historian*, Kuala Lumpur, Kala Publ., 2017, 141 p., ill., ISBN: 978-967-14930-0-7 », *Archipel* [En ligne], 104 | 2023, mis en ligne le 01 mars 2023, consulté le 21 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/archipel/3105> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archipel.3105>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

and Malaysia » (p. 253-276), Tan Chee Beng livre une étude comparative illustrant le contraste entre un pays où les politiques de développement et de modernisation ne sont pas conditionnées par des considérations ethniques et un pays où ces dernières déterminent au contraire largement la construction de l'État et sont instrumentalisées par les élites politiques.

Dans « Hakka Dialect Identity in Malaysia: Historical Antecedence or Sustainable Reality? » (p. 277-297), Danny Wong Tze Ken illustre une autre dimension des réflexions de Wang Gungwu sur les Chinois de Malaisie, en l'occurrence la manière dont l'identité dialectale contribue localement à la construction de l'identité chinoise. La présente étude sur l'évolution de l'identité dialectale Hakka depuis la période coloniale repart précisément d'un travail publié il y a 20 ans par Wang Gungwu.

L'ouvrage se clôt par trois contributions qui, partant du parcours de Wang Gungwu, s'interrogent sur la place de l'historien dans la société, d'une part comme arbitre (Philip Koh Tong Ngee, « National Truths and Historical Contestations: The Historian and the Judge », p. 299-306), d'autre part comme passeur multiculturel transnational (Peter T C Chang, « A Pioneering Class of Bridge-Building Junzi », p. 307-315 ; Anthony Milner, « Wang Gungwu's Contribution to Dialogue with International Relations », p. 317-331).

Un ouvrage éclectique qui illustre, vues par des chercheurs malaisiens et des spécialistes de l'Asie du Sud-Est, les nombreuses facettes d'un homme de réseaux par excellence, un homme de dialogue bâtisseur de consensus aux convictions bien ancrées, un chercheur aux intérêts multiples (de l'histoire locale aux problématiques asiatiques), à la curiosité sans bornes, un animateur hors pair de la recherche qui inspire depuis plus d'un demi-siècle les chercheurs en sciences sociales de la région.

Khoo Kay Kim (with Eddin Khoo), *I, KKK. The Autobiography of a Historian*, Kuala Lumpur, Kala Publ., 2017, 141 p., ill., ISBN: 978-967-14930-0-7

Né en 1937, Khoo Kay Kim était un pilier du département d'Histoire de l'Université Malaya à Kuala Lumpur, où il a exercé pendant plus de cinquante ans. Décédé en 2019, il figure parmi les chercheurs les plus fréquemment cités dans l'ouvrage ci-dessus dédié à Wang Gungwu. On y apprend notamment qu'il a été l'un des deux premiers étudiants malaisiens à s'inscrire en M.A. au département d'Histoire de UM Kuala Lumpur, puis y a soutenu son PhD. Tenu en estime par le grand public, il était considéré comme « l'historien national » par les médias (Khasnor Johan, ci-dessus p. 9-10). Un court texte à la fin de l'ouvrage en question (sans doute de la main de l'éditeur) rappelle qu'il a joué un rôle important parmi ceux qui ont formulé les « Principes Nationaux » (Rukun Negara) à la suite des émeutes raciales de 1969.

De ces moments charnières et de ses productions académiques, il n'est que peu ou pas du tout question dans cette autobiographie, dont la première phrase affirme que « la réflexion autobiographique va à l'encontre de tous les instincts cultivés de l'historien de métier ». Cette entrée en matière laisse augurer un récit rare en confidences. Il n'en est rien.

Khoo Kay Kim présente tout d'abord ses ascendants, remontant aux sept frères Khoo, qui quittèrent la Chine du Sud pour s'installer à Penang au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. L'un de ces frères serait à l'origine de sa famille côté paternel, avec notamment un arrière-grand père négociant d'étain important dans la vallée de la Kinta, à Perak, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, puis une grand-mère *peranakan*. Très proche de l'auteur, cette grand-mère va jouer un rôle important dans la famille comme source de l'histoire familiale et gardienne des rituels et coutumes. Côté maternel, une grand-mère *peranakan* de Penang, un grand-père immigrant de première génération, qui va également s'installer dans la vallée de la Kinta. Khoo Kay Kim grandit ainsi dans une famille *peranakan*, installée à Perak, de parler Hokkien très influencé par le malais, sachant également s'exprimer en malais. Plus ouvert aux idées occidentales, c'est un milieu qui privilégie l'éducation à l'anglaise. Khoo Kay Kim insiste sur l'importance des femmes dans ce milieu (langue, culture, cuisine) plus conscient des droits des femmes que les autres communautés chinoises.

Khoo Kay Kim revient ensuite sur la période dangereuse et violente de l'occupation japonaise, qui a forgé ses premiers souvenirs, notamment les quelques semaines durant lesquelles la famille s'est repliée dans la jungle. Il découvre les représentations de Bangsawan, à l'origine de son « amour » pour la langue malaise, et développera plus tard une tendresse pour le cinéma malais. C'est seulement avec la fin de l'occupation japonaise qu'il débute une scolarité à l'école anglo-chinoise de Teluk Anson, petite ville dont il dépeint la riche vie sociale intra- et intercommunautaire. En 1952, il intègre l'école de la Mission catholique à Ipoh et commence à développer une passion pour le football, la pratique du débat et des danses modernes, ainsi que pour P. Ramlee. Ipoh est alors considérée comme la ville la mieux planifiée du pays, une ville très progressiste dans une décennie décrite comme une période de libération sociale. Khoo Kay Kim va garder la nostalgie de cette époque à Ipoh, brillamment illustrée, selon lui, dans l'album *Town Boy* du fameux dessinateur caricaturiste Lat, également originaire de Perak. Un chapitre est consacré au football des années 50, où s'entremêlent souvenirs de compétitions auxquelles il a pris part, réminiscences des grands joueurs du pays et étrangers, ainsi que des grandes équipes qui ont marqué l'époque. Cette passion explique pourquoi il est devenu le premier véritable historien malaisien du sport, du football en particulier.

À l'approche de l'Indépendance, dans la perspective des nombreuses opportunités qui vont s'ouvrir dans la fonction publique, son père l'incite fortement à passer l'examen d'entrée à l'université. Il est admis à l'université

Malaya, alors à Singapour, en 1956. Le climat politique y est relativement tendu, à l'approche du départ des Britanniques, les principaux acteurs étant le PAP (People's Action Party) et le mouvement socialiste. De nombreux étudiants y sont actifs politiquement, mais Khoo Kay Kim se tient à l'écart, plus impressionné par l'écrivaine Han Suyin que par les leaders de l'époque. Football et danse (surtout *joget moden*) y sont ses loisirs préférés. Il s'initie à la philosophie, discipline qu'il trouve stimulante, regrettant au passage l'absence jusqu'à maintenant d'un département de philosophie à UM Kuala Lumpur. C'est à Singapour qu'il débute l'apprentissage formel du malais et commence à s'intéresser à l'histoire, dont l'enseignement est alors dispensé par C.M. Turnbull, Wang Gungwu, D.P. Singhal et K.G. Tregonning.

Le B.A. en poche (1959), Khoo Kay Kim choisit de retourner à Teluk Anson pour y enseigner à l'école anglo-chinoise de son enfance, ce qui lui permet de poursuivre ses activités sportives, à la fois comme joueur et entraîneur. Il y enseigne d'abord le malais, l'anglais, la littérature anglaise, puis également l'histoire. Il rencontre occasionnellement Wang Gungwu, alors directeur du département d'Histoire à UM Kuala Lumpur, et ce dernier l'invite à un séminaire d'enseignement de l'histoire. Il participe ainsi à la création de l'Association des enseignants d'histoire, qui lance la revue *Peninjau Sejarah*, destinée à stimuler l'intérêt des enseignants pour l'histoire du pays. Séduit par cette première expérience dans le campus de Kuala Lumpur, Khoo Kay Kim décide de s'inscrire en M.A. au Département d'Histoire et s'installe donc pour la première fois dans la capitale du nouveau pays en 1966. Sous la direction de Wang Gungwu, il rédige une thèse intitulée « The Western Malay States 1850-1873 » (1967), qui sera la seconde thèse publiée par Oxford University Press dans sa collection *East Asia Monograph Series* (1972). Un travail fondé sur une approche empirique qui sera la marque de tous ses travaux, révélant un goût, voire une passion, de l'archive, de la presse ancienne, combiné à la réflexion à partir de diverses expériences et interactions dans sa vie personnelle. Il enchaîne avec un PhD. soutenu en 1974 (« The beginnings of political extremism in Malaya, 1915-1935 ») et occupe l'année suivante la nouvelle chaire de Professeur d'histoire malaisienne au département. Ce dernier, qui compte alors presque 30 enseignants pour quelque 700 étudiants inscrits, est décrit avec nostalgie comme '*vibrant*' par Khoo Kay Kim.

Deux chapitres livrent une incursion intimiste et éclairante sur les rapports intercommunautaires et les vies de famille à l'époque : rencontre de sa future épouse, Tamoule d'origine sri-lankaise (ville de Jaffna), qu'il épouse en 1966 ; naissance et éducation de leurs trois fils.

Deux chapitres empreints de tristesse et d'amertume clôturent l'ouvrage. Si dans sa vie personnelle, Khoo Kay Kim estime qu'il s'est efforcé d'être un « *true Malaysian* », curieux et ouvert à l'autre, quelque soit sa culture, la question des relations intercommunautaires est, selon lui, non seulement loin

d'être réglée, mais reste au centre de la vie politique tandis que l'ignorance de la culture et des croyances religieuses de l'autre s'accroît.

Daniel Perret

### **Français et francophones en péninsule malaise (1852 – années 1980)**

Marcel Rouhan, *Diary of a French Missionary: Penang during the Japanese Occupation*. Translated, Introduced and annotated by Serge Jardin. Penang, Areca Books, 2021, 240 p., notes, cartes, ill., gloss., bib., index. ISBN: 959.595113.

Retrouvé par l'historien Bernard Patary alors qu'il menait des recherches aux Archives du Collège Général de Penang dans le cadre de son doctorat, le manuscrit du journal d'un missionnaire français est publié ici dans une traduction en anglais annotée par Serge Jardin.

L'introduction (p. 12-45) présente le journal, où sont consignés les événements et expériences vécus par les Pères et les étudiants du Collège Général de Penang entre mars 1931 et septembre 1946, et tout particulièrement durant la période de l'occupation japonaise de la péninsule malaise et de Singapour. Cette institution catholique française a bénéficié d'un statut particulier durant la seconde guerre mondiale puisque le Régime de Vichy collaborait avec les forces de l'Axe et l'administration de l'Indochine française était bienveillante à l'égard des Japonais. Les résidents du Collège bénéficiaient par conséquent d'une liberté relative leur permettant de s'efforcer de poursuivre tant bien que mal leurs activités en adoptant diverses stratégies d'adaptation dans le contexte extraordinaire de cette occupation militaire.

Après un bref rappel sur l'histoire du Collège Général de Penang fondé par la Société des Missions Etrangères de Paris en 1808, l'éditeur du journal rappelle qu'entre les deux guerres, l'institution était propriétaire de près de 90 hectares de terrain et de plusieurs bâtiments et maisons sur l'île, un patrimoine qui avait de quoi susciter la convoitise de l'occupant. A la veille de l'invasion japonaise, le Collège comptait sept adultes et une soixantaine d'étudiants venus de douze missions de la région.

Le manuscrit se présente sous la forme d'un carnet et de trois cahiers d'exercices. Serge Jardin relève plusieurs indices dans ce journal anonyme indiquant que son auteur est Marcel Rouhan (1896-1980), Supérieur du Collège Général durant la période concernée. Alors que la rédaction du journal débute en mars 1931, l'éditeur a pris le parti de ne publier que les entrées datées à partir d'août 1939, soit trois semaines avant le début de la guerre, au moment où, pour des raisons de sécurité, la communauté s'installe dans une grande propriété située à l'écart de la ville. Les résidents sont contraints de retourner s'installer en